



Monsieur de Pont-de-Veyle

Enfant gâté d'une société artificielle et creuse, solide pince-sans-rire et marquis de la parodie, Antoine de Ferriol de Pont-de-Veyle ne sembla poser qu'un œil ironique sur l'existence : il ne s'attacha à rien ni à personne. En toute situation, néanmoins, il évita d'offusquer ou de déplaire, et pour cela balbutia souvent des phrases convenues ou des acquiescements brefs, quitte à paraître apathique ou idiot ; cette inoffensivité de tout instant lui valut l'embrigadement fraternel des hommes en vue et les confidences détaillées de leurs dames : né parmi les nantis, il y demeura jusqu'à sa mort. Il n'eut que peu d'efforts à fournir pour vivre dans la plus grande prodigalité, les richesses dont il hérita suffirent à le détourner de tout labeur effectif. Créature sans âme enfermée dans un monde de prétentions, il y joua son rôle sans sourciller, et trouva un refuge facile dans le théâtre, mais des tendances simultanées à la gausserie et à l'effacement trahissaient chez ce personnage plus que divertissant une duplicité symptomatique – à commencer par son surnom, *Pont-de-Veyle*, car on imaginait mal comment ce salonnard diamétralement parisien pouvait être bressan.



NICOLAS CAVAILLÈS

*

Antoine devint comte de Pont-de-Veyle à l'âge de six ans, par la grâce de Dieu, du Roi et de son père, Augustin de Ferriol, conseiller au parlement de Metz et receveur général du Dauphiné.

Il était le fils de l'audacieuse iséroise Marie-Angélique du Tencin et le frère aîné de Charles-Augustin, qui devint comte d'Argental, et il avait une grande sœur, prénommée Aïssé, que l'oncle Charles de Ferriol avait acquise sur un marché d'esclaves de Constantinople puis confiée à sa belle-sœur, laquelle l'avait adoptée. Aïssé, elle, ne devint jamais comtesse ni rien d'autre ; elle fut convertie au christianisme mais elle ne se maria point.

Au gré des quelque dix années qu'ils passèrent ensemble, une complicité naturelle se noua entre le petit Pont-de-Veyle, terne fruit de son milieu, et son étrange sœur venue d'Orient, joli monstre de fraîcheur et de perspicacité qui attirait tous les regards des convives de l'hôtel privé des Ferriol, à Paris, rue des Fossés-Montmartre, où madame tenait salon. Les deux enfants supportaient mal le costume aristocratique qu'il leur fallait porter, un déguisement trop sérieux, trop étouffant : ils se savaient différents, Aïssé pour la lointaine origine qui lui collait à la peau, Antoine pour un motif moins visible, peut-être une crise métaphysique muselée.

Très tôt, le garçon fit montre d'une aversion vive pour l'étude, mais Aïssé l'initia, elle, à bien des choses ; intelligente et attentive, elle devina avant lui comment la belle madame de Ferriol trompait le triste et vieux

monsieur de Ferriol avec un maréchal, et dans sa clairvoyance, la grande sœur prit soin d'ouvrir délicatement les yeux du puîné sur un monde vilain, médiocre et faux. La compagnie d'Aïssé mena Antoine à ne jamais faire du beau sexe un *tout-autre* idyllique et à se libérer par avance de toute fascination envers une gent certes désirable, voire aimable, mais qui ne pouvait pas grand-chose au vide en quoi baignait déjà et baignerait toujours son existence. Il retint les leçons d'Aïssé bien mieux que celles de leur précepteur grincheux et hautain, et lorsque le temps fut venu pour lui de quitter sa sœur et la demeure familiale pour partir chez les jésuites, il pressentit qu'il n'y apprendrait rien de plus – sinon à toujours mieux s'occuper lui-même de se divertir.

Dans sa dixième année, mil sept cent sept, il entra au collège de Clermont, dit Louis-le-Grand, mais les maîtres qu'il y trouva et leurs verges affûtées ne réussirent pas mieux que le premier précepteur. Enfant insolent, élève désintéressé, Antoine n'aimait que les jeux sans règles ; il ne brigua aucune place honorable parmi la kyrielle de fils de bonne famille rassemblés là pour former la prochaine élite du royaume : la vie dure qu'il y connut, les longues journées de classe et les froides nuits de la rue Saint-Jacques exacerbèrent au contraire sa dissipation. Aux versions et aux thèmes, il préférait les vers parodiques et les bons mots, quitte à encourir de premières remontrances du destin sous les traits de quelque père latiniste. Frappé d'un vif insouciant des ambitions morales et sociales inculquées à ses congénères, il y préféra très tôt les libertés dionysiaques du théâtre, qu'il partagea dès lors avec un camarade



nommé François-Marie Arouet, et ce goût et cette amitié allaient durer jusqu'à sa mort. François-Marie ne s'était pas encore baptisé *Voltaire*, mais son talent littéraire, déjà manifeste, faisait de lui la coqueluche du collègue – ce qui ne l'empêcha nullement de rigoler aux blagues de potache de son copain Antoine, le cancre, le chafouin. Ainsi Pont-de-Veyle obtint-il lui aussi le respect de ses pairs, pour ses chansons drolatiques et pour les parodies qu'il improvisait des poètes ou des professeurs : autant d'heureux couplets qui firent sensation en ce haut lieu de l'humour et de l'ouverture d'esprit qu'était alors Louis-le-Grand.

Monsieur de Ferriol n'en proposa pas moins à son étonnant fils aîné d'employer ses dons au profit de la magistrature du royaume de France, et d'étudier à cette fin le droit, la jurisprudence. L'adolescent fit mine d'apprendre. Mais la Justice ne le retint point parmi ses serviteurs : le jour où Antoine dut rencontrer le procureur qui – espérait monsieur de Ferriol – pourrait sceller par un engagement définitif le sort du jeune homme, celui-ci, laissé à patienter dans l'antichambre du bureau du magistrat, profita de cet instant de liberté pour y répéter un air de l'opéra *Issé* de Houdar de La Motte, à savoir, la fameuse danse du Chinois, pantomime cocasse et acrobatie d'exécution fort complexe, voyez plutôt : les bras sont levés, gracieusement tendus et tordus, et les jambes fléchies, arquées, pour permettre le balancement vif et régulier du corps sur une pointe de pied puis sur l'autre. Le magistrat parut au beau milieu de l'exercice impromptu et brisa sur-le-champ la magie de cette formidable illusion qu'est l'expression artistique. La posture fut jugée si



LES OMBRES OPPOSÉES

burlesque et si peu convenable de la part d'un éventuel représentant de l'Équité sociale qu'on n'osa plus parler d'aucun emploi où que ce fût dans l'Édifice judiciaire. Antoine et le procureur rompirent là.

Que faire, après ce fiasco ? L'échappatoire vint de là où l'on pouvait l'attendre : monsieur de Ferriol, ayant assez goûté à la sensibilité désinvolte de son coquin de fils, lui acheta pour quatre-vingt mille livres et un gros pot-de-vin l'une des deux charges ornamentales de « Lecteur de la Chambre et du Cabinet du Roi ». Le cadet, d'Argental, ferait la carrière que l'aîné avait manquée.

*

Un départ aussi périlleux dans la vie n'est pas sans rappeler les considérations subversives que l'on trouve au début des *Malheurs de l'amour*, roman sentimental écrit plus tard par la tante de notre personnage, la sulfureuse madame du Tencin, avec son aide : « Il ne lui manquait, pour avoir de l'esprit et du mérite, que la nécessité d'en faire usage ; mais on ne sent guère cette nécessité, quand on jouit d'une grande fortune, qu'on n'a pas eu la peine d'acquérir. Les talents et les pensées saines sont presque toujours le fruit du besoin ou du malheur. »

*

Antoine était donc jeune lorsque s'écrasa sur lui la responsabilité décisive d'un « Lecteur du Roi » ; mais Sa Majesté l'était plus encore, en ces temps de régence :



Louis XV avait dix ans. Le frère comte de Pont-de-Veyle n'en fut pas moins projeté au cœur de la Cour et de ses essais de flagorneurs et de persifleurs. Logé à Versailles, dans les hauteurs étroites d'une des ailes des Ministres, il toucherait mille six cents livres annuelles pour répéter chaque matin sa maigre performance dans la comédie protocolaire du Lever du roi : les deux Lecteurs devraient pénétrer dans la Chambre lors des « deuxièmes entrées », parmi les derniers de la Maison, pressés dans le dos par la cohue des badauds et des ambitieux, puis, ils offriraient leurs services sans rien dire ni faire, mais en attendant la confirmation quotidienne du mépris dont les gratifierait le roi. Pont-de-Veyle eut-il jamais la chance de faire entendre à Louis XV la moindre page de Corneille ou de Racine, voire de singer un peu les manières des précepteurs, face à un élève qui avait absolument tous les pouvoirs sur lui ? Impressionné par le décorum et par la foule, se fit-il plutôt discret, recroquevillé derrière les secrétaires et les valets, pour être laissé tranquille, voire pour mieux badiner avec son confrère le baron Crozat de Tugny, lui aussi le rejeton oisif d'un père richissime ? Honorant leur noble mission durant plus de quinze ans, Pont-de-Veyle et Crozat s'accordèrent avec la charge, déjà considérée comme « petite » et réservée aux « gens du commun » et autres « gens de fort peu de chose », selon Saint-Simon : ils furent négligeables.

Pont-de-Veyle ne mentait pourtant pas, lui, lorsqu'il s'affichait en homme de lettres, et il se constitua dès lors, petit à petit, l'une des plus belles bibliothèques du dix-huitième siècle, laquelle compterait plus de mille cinq cents livres tous liés au théâtre. Qu'il fût à la Cour



LES OMBRES OPPOSÉES

ou dans Paris, le modeste Lecteur poussa le zèle jusqu'à organiser son agenda en y cédant une large place à l'inaction, laquelle permettrait d'être dispos à souhait quand il faudrait tâcher de travailler à quelque chose – en plus des discussions littéraires et morales suivies parmi toutes sortes de personnes aux conjectures suffisamment hétéroclites pour provoquer et pour inspirer l'esprit. Aussi œuvra-t-il dans les conditions les plus stimulantes et les plus éprouvantes à la fois, souvent jusqu'au terme de la nuit, et même, s'il le fallait, sous l'emprise de l'alcool.

Ces années de labeur ne passèrent pas vite. Antoine trouva toujours le temps de longuement s'ennuyer et déperir. Jamais pourtant il ne corrompit la pure absence d'ambition qui le portait doucement sur les calmes flots de sa destinée, entre Versailles, le Palais Royal, la Comédie-Française et quelques logis privés du Marais. Huit ans seulement après avoir reçu sa charge de Lecteur, il envisagea de briguer une ambassade à Constantinople, sur les traces du bizarre oncle Charles, mais ce projet extravagant resta sans suite, comme Antoine en ses pénates, et en mil sept cent trente-et-un, Louis XV le récompensa pour ses déjà nombreuses années de paresse et de beuveries fines en le nommant « gouverneur » de Pont-de-Veyle et des alentours : belle consécration pour un comte qui n'avait pas dû faire le voyage plus de cinq fois, en près de vingt ans, jusqu'à ses terres lointaines de Bresse. Antoine réussit de la sorte à continuer à ne rien faire, sur l'ordre de son roi, pendant quelques décennies encore.

*